

LE SANATORIUM UNIVERSITAIRE

depuis son ouverture, le 1 octobre 1922, au 31 décembre 1923.

- - - - -

Le 1er octobre 1922, le S.U. commençait son activité dans une clinique récemment construite, confortable et bien aménagée quoique un peu exigüe, sise au milieu des prés au sud-ouest du village de Leysin, devant un magnifique panorama alpestre que ne gâtent ni routes ni habitations.

Ceux qui connaissent l'origine de la Maison des Universités suisses, qui ont travaillé à sa création et vu en elle un précieux moyen de fraternité universitaire et de rapprochement national, comprendront notre émotion lorsque, le 2 octobre 1922, nous arrivait, porté sur une civière, notre premier malade, élève de l'Ecole polytechnique fédérale. Nous n'oublierons jamais sa joie et sa reconnaissance de voir enfin, selon son expression, "ce bienheureux jour attendu depuis plus de 2 ans". Dès lors les arrivées se succédèrent toujours plus nombreuses : à Noël, nous avions 13 pensionnaires, en janvier 17, en juin 19, en juillet 28, en août 30, en septembre 32. Plusieurs départs au début du semestre universitaire réduisirent ce nombre à 24, dont 2 professeurs. En septembre, nous aurions difficilement pu héberger un plus grand nombre de malades. Nous sommes heureux de n'avoir jamais été dans la pénible nécessité de refuser des inscriptions régulières. 46 étudiants et professeurs ont déjà bénéficié de notre Institution jusqu'à fin 1923. Aujourd'hui, 2 mars 1924, nos malades sont au nombre de 32 et le 50e vient de nous arriver.

Les 15 mois qui viennent de s'écouler furent essentiellement une période d'organisation et de mise au point. A l'heure où le Sanatorium ouvrait ses portes, seule, l'installation hôtelière était à peu près terminée. Ce ne fut pas sans peine que les autres ont été peu à peu organisées. Ne fallait-il pas, en effet, s'ingénier à produire le maximum de rendement avec le minimum de frais ? On devine les combinaisons auxquelles il a fallu se livrer pour se rapprocher le plus possible de cet idéal. Nos classeurs de lettres en disent long sur le nombre des devis sollicités et discutés pour nos aménagements. Comme tout se tient dans une Institution semblable à la nôtre, médecin, gérant et soeur ont dû se concerter constamment pour atteindre au meilleur résultat. Mais une unité de vue ne suffit pas dans le domaine matériel, il faut qu'un même esprit anime les responsables. Nous nous sommes efforcés d'atteindre ce but par une collaboration affectueuse et fréquente, surtout au début.

La vie médicale.

"Ce qui prime tout dans le traitement des tuberculeux, écrivions-nous naguère, ce n'est pas l'altitude, bien qu'elle soit un facteur thérapeutique efficace, c'est la surveillance médicale attentive et minutieuse de chaque cas. L'importance des détails est énorme, en effet, et c'est souvent à une rééducation complète que doit être soumis le malade. Le phtisiothérapeute doit tout lui apprendre : à manger, à respirer, à se promener, à se reposer, à dormir, etc... C'est, comme on le voit, par une

collaboration quotidienne que médecin et patient atteindront leur but commun, la victoire sur la maladie." Telle est l'orientation que nous avons donnée à notre activité médicale et nous pouvons nous réjouir d'avoir obtenu, en ce qui concerne la régularité et le caractère strict des cures, le maximum de satisfaction que peut souhaiter un directeur de sanatorium pour étudiants.

Quant au traitement lui-même, nous nous sommes efforcés de l'individualiser en nous basant sur une observation quotidienne et approfondie de chaque cas. En fait de thérapeutique, nous nous sommes tenus aux médications classiques dont l'intérêt toujours nouveau réside dans les multiples détails de l'application et de la posologie. Nous en relèverons cependant quelques unes qui nous ont donné une satisfaction particulière. Nous avons fait un large emploi de piqûres d'huile camphrée non pas à titre passager, comme c'est le cas en général, mais comme traitement prolongé et systématique. Nous apprécions toujours plus cette médication dont toutes les vertus n'ont certainement pas encore été mises en lumière. La teinture alcoolique d'ail au 1/5 nous est apparue réellement efficace, jusqu'à un certain point, sur la quantité mais pas du tout sur la qualité des expectorations d'une dilatation bronchique simple et d'une dilatation bronchique à base tuberculeuse compliquée de gangrène. Les cures ont été prolongées 3 à 4 mois durant et les doses poussées jusqu'à 80 gouttes par jour, sans le moindre inconvénient d'aucune nature. Dans ce dernier cas, des piqûres d'huile goménolée à concentration croissante,

- 2 -

de 7 à 33 %, ont eu une action très marquée sur la fécondité des vomiques et notable également sur leur quantité. La médication reminéralisante et recalciifiante a depuis longtemps notre confiance ainsi que l'huile de foie de morue à doses progressives. Nous accordons enfin une grande valeur à la révulsion sous toutes ses formes, particulièrement sous celle de cataplasme sinapisé. Vieille comme le monde et encore inexpliquée dans son action ultime, cette thérapeutique est capable de donner de brillants résultats, à condition d'être appliquée d'une façon systématique et prolongée.

A côté de son utilisation et de ses effets bien connus dans le traitement des tuberculoses osseuses et rénales, la cure solaire nous a procuré de remarquables améliorations chez des malades porteurs de résidus pleurétiques récents et même relativement anciens. L'institution de deux pneumothorax artificiels a pleinement répondu à notre attente. Nous utilisons en outre les tuberculines de Béranek et de Koch, mais les cas traités par elles sont trop récents et encore trop peu nombreux pour en parler.

Un des tableaux ci-joints renseignera sur les divers types cliniques traités au Sanatorium. Je relèverai seulement la rareté des formes caséuses et même fibro-caséuses, comparée à l'abondance des formes fibreuses et des lésions hilaires. L'utilisation systématique de la radiographie nous a révélé une fois de plus la fréquence des petites cavernes dans les cas d'origine même récente

et le nombre des cavernes complètement muettes à l'auscultation la plus soigneuse. Parmi les complications principales, je relèverai la proportion des petits neurasthéniques, proportion très supérieure à celle observée dans les sanatoriums ordinaires. Cela n'est pas pour faciliter notre tâche.

Mais nous avons hâte d'arriver à ce qui fait l'originalité de notre Maison, nous voulons dire à l'influence du travail intellectuel régulier sur le cours de la maladie de nos patients. Il ne nous est pas possible d'articuler des chiffres, mais nous pouvons affirmer sans hésiter que l'effet de ce facteur est énorme et que sa répercussion se fait sentir dans tous les domaines. Disons, d'abord, que jamais un travail régulier, tranquille, à des heures précises et bien dosé n'a été défavorable à aucun de nos malades. Toujours au contraire il a exercé sur eux une action puissante, à la fois sédative et tonique, leur a donné une mentalité plus saine et plus équilibrée et les a préservés de la démoralisation et de la neurasthénie. Si anormale et pénible que soit leur situation, ils s'en rendent moins compte, sont plus faciles, moins susceptibles, plus compréhensifs, plus reconnaissants.

Tous nos malades n'ont certes pas bénéficié dans la même mesure de cette thérapie par l'intelligence, car il ne suffit pas d'être élève d'une Haute Ecole pour avoir le goût de l'étude et la passion de la culture. Mais qu'ils l'aient voulu ou non, tous en ont certainement subi l'ambiance dérivatrice et reconfortante. Le travail effectué ne serait-il qu'une illusion -

nous verrons plus loin que ce n'est certainement pas le cas - il n'en serait pas moins une nécessité dans une Institution comme la nôtre. Ajoutons encore à ce propos que c'est exclusivement avec ceux qui, par neurasthénie ou paresse, n'ont jamais pu s'adonner à une occupation régulière que nous avons eu quelques difficultés d'ordre disciplinaire ou moral. Pour une raison ou une autre, fût-ce momentanément, passaient-ils de leur indolence coutumière à un éveil d'intérêt pour leurs études, aussitôt l'orientation nouvelle de leur esprit se révélait par une toute autre manière d'être jusque dans leur habitus. A l'heure actuelle, il nous est difficile de préciser davantage notre expérience sur la question; nous nous bornons à affirmer une fois de plus qu'il serait extrêmement difficile de diriger un sanatorium d'étudiants sans ce puissant adjuvant qu'est le travail intellectuel.

Vie morale et sociale.

Faire de la Maison des Hautes Ecoles suisses une grande famille, un foyer d'amitiés helvétiques, une communauté fraternelle dont le sentiment de l'honneur et de l'entraide constituerait la loi fondamentale, voilà le rêve que, de toute notre âme, nous nous sommes attaché à réaliser, jour après jour, heure après heure. Viser si haut était hasardeux, certains diront présomptueux, mais le but était si enthousiasmant que l'avoir entrevu c'était ne pouvoir y renoncer.

Nous avons eu, dans notre tâche, beaucoup de joie et peu

de déboires et croyons n'avoir pas travaillé en vain. Un esprit d'ordre et de propreté morale a, dès le début, caractérisé notre Institution; le sens de l'entraide se développe et l'atmosphère qui règne facilite extraordinairement la cohabitation de jeunes gens aux mentalités les plus différentes, aux aspirations les plus diverses et qui sont loin d'avoir tous la même éducation. Suisses allemands et Suisses romands vivent en frères et c'est en amis qu'ensemble ils accueillent leurs camarades étrangers.

Afin de développer le sens de la coopération, nous avons assigné à presque tous nos hôtes une petite fonction sociale. Quelques-uns se sont voués avec entrain à l'organisation de la bibliothèque du Sanatorium dont une commission assume la responsabilité de l'entretien et du fonctionnement. Tel autre se charge de l'agréable fonction de remercier nos nombreux donateurs. Tel s'occupe de la distribution des 100 et quelques journaux et revues que nous recevons gratuitement, tel autre du service bi-hebdomadaire avec les bibliothèques de la Société climatérique. Tel candidat en médecine ou jeune médecin est chargé parfois de certaines piqûres, d'analyses, ou de la rédaction d'anamnèses qu'ensuite nous discutons avec lui. Un étudiant dentiste avancé a soigné les dents de ses camarades pendant son séjour; un jeune pharmacien stagiaire s'occupera de notre petite pharmacie dès qu'il sera en état de le faire. Plusieurs enfin prêtent leur concours à l'organisation de nos conférences publiques.

Au cours de l'été, une série de causeries fut inaugurée

entre les hôtes mêmes de la maison. Elles eurent lieu par des journées ensoleillées sur une galerie dont on enlevait les séparations. Les sujets les plus divers furent traités et donnèrent lieu à d'intéressants entretiens. Nous ne manquerons pas de les reprendre cette année. Quelques étudiants échangent des leçons et il est tel aîné qui a servi de maître régulier au benjamin du moment en préparation d'examens. Plusieurs sont heureux de donner des leçons rétribuées à des hôtes de la station; nous ne pouvons même pas répondre à toutes les demandes de ce genre.

Des "réunions de famille" groupent enfin régulièrement les habitants de la maison pour discuter de certains intérêts de notre petite communauté, émettre des vœux relatifs aux conférences et au perfectionnement à apporter dans tel domaine, donner des nouvelles d'un ancien, lire la lettre d'un professeur qui fut un jour des nôtres, etc..

Pour tenir en respect la neurasthénie qui guette si souvent les représentants de la classe intellectuelle, pour les tirer de leurs préoccupations qui ne sont pas toujours folâtres, nous nous efforçons de leur fournir le plus de distractions compatibles avec la bonne marche de leur cure. Telle belle journée d'hiver nous voit partir en enfilade de joyeux traîneaux au fond de la vallée des Ormots, jusqu'aux Diablerets, d'où nous rayonnons à pied dans les environs. En été, ce sont les pique niques dans les forêts ou les pâturages des alentours, les excursions sur les sommets avoisinants, parfois même, pour un groupe restreint, des

courses plus lointaines. Telle la visite que nous fîmes, à Bourg St. Pierre, au jardin alpin de "La Linnaea" et au laboratoire botanique du professeur Chodat, où nous était réservée la plus charmante des réceptions, puis à l'hospice du Grand St. Bernard, où nous rejoignit M. Chodat qui nous tint, toute la soirée, sous le charme de ses récits de voyage et nous initia, le lendemain, durant le chemin du retour, aux mystères de la biologie des plantes alpestres.

Ces sorties très appréciées mais exceptionnelles n'ont jamais été accompagnées ou suivies d'effets fâcheux pour aucun de nos malades; elles ont, au contraire, puissamment contribué à entretenir la bonne humeur de la collectivité et à l'enrichir de charmants souvenirs, fixés sur de nombreuses photographies. Mais il existe encore bien d'autres distractions: je ne veux pas, en effet, passer sous silence les manifestations d'un petit orchestre recruté parmi nos malades, les représentations cinématographiques à prix réduits dans certains sanatoriums, les récitals littéraires et musicaux donnés de temps à autre par des artistes de passage à Leysin et les concerts hebdomadaires de la clinique Miremont auxquels nos hôtes sont invités gratuitement.

Pour être complet, mentionnons encore nos jours de fête (1er Août, anniversaire de l'ouverture du S.U. Etc.. etc..), où des concours de tirs et des jeux de toutes espèces suivis d'une distribution de prix ont été organisés. Ceux qui ont participé à notre premier Noël et à notre première soirée de Sylvestre

en ont gardé une profonde impression. Une malicieuse "Wasser Zeitung" conservée dans nos archives en dit long sur l'affectueuse émulation qui présida à l'organisation de ces soirées. Nos dernières fêtes de fin d'année ne furent pas moins réussies.

Enfin, malgré notre isolement relatif, il y a au Sanatorium un fréquent va et vient et nos hôtes ont le privilège de faire la connaissance de nombreux représentants du monde universitaire suisse ainsi que d'écrivains, hommes politiques, artistes, hommes de science et médecins de tous pays qui, passant ou séjournant à Leysin, s'intéressent à notre Institution, l'honorent de leur visite et souvent même y donnent une causerie. Parmi ces derniers, je citerai au moins, M. Emile Meyerson, de Paris, un des plus éminents penseurs contemporains dans le domaine de la philosophie des sciences. Profondément attaché à notre Maison et devenu un véritable ami pour nous, il fait de fréquentes visites à nos alités, les fait bénéficier de sa vaste culture, participe à la plupart de nos manifestations et a bien voulu prendre la direction d'un petit groupe philosophique. Son voisinage nous est, on le comprend, extrêmement précieux et nous a valu entre autres la réunion au S.U. de la Société romande de philosophie pour entendre puis discuter un travail présenté par lui.

La vie intellectuelle et universitaire

L'existence et la vitalité de notre Sanatorium ne permettent plus de mettre en doute la possibilité d'une activité

intellectuelle des tuberculeux pendant leur cure. Nous en avons relevé l'utilité et l'importance extrinsèque, nous montrerons maintenant que le travail effectué a souvent une valeur intrinsèque réelle. Mais rappelons auparavant les ressources intellectuelles et universitaires mises à la disposition des étudiants et leur utilisation. A côté de leurs manuels personnels, les livres dont nos malades ont besoin sont fournis par la bibliothèque du Sanatorium, celles de la Société climatérique et les bibliothèques cantonales et universitaires suisses.

Notre bibliothèque - de 2000 ouvrages environ - a été presque entièrement constituée par des dons de bibliothèques cantonales et universitaires, de professeurs, de libraires, d'amis de notre Maison. Plusieurs écrivains tels que Carl Spitteler, Paul Appell, recteur de l'Université de Paris, Emile Meyerson nous ont envoyé quelques-unes de leurs oeuvres dédiacées.

La très belle bibliothèque de culture générale - de 15000 volumes - que possède la Société climatérique et qui fut mise gracieusement à notre disposition dès l'ouverture du Sanatorium est des plus utilisées et appréciées. Nous en possédons les catalogues et un étudiant fait, deux fois par semaine, le service pour l'ensemble de ses camarades. Enfin, l'assemblée annuelle des bibliothécaires suisses réunie à Genève le printemps dernier a, sur notre requête, accepté de nous faire bénéficier gratuitement de tous les avantages du prêt interurbain. Cette très importante et très précieuse faveur a été déjà largement mise à profit par

plusieurs de nos malades, par ceux en particulier qui rédigent une thèse ou un travail spécial. Les livres prêtés sont, dès leur arrivée, munis d'une couverture et désinfectés avant leur renvoi. Théoriquement, nos ressources en livres sont donc très grandes et l'on conçoit que nos achats soient réduits à peu de chose. Toutefois, si un livre désiré ne peut être emprunté et s'il vaut la peine de le posséder, nous nous hâtons de nous le procurer. Ainsi se constitue peu à peu notre bibliothèque et nous avons la satisfaction de voir nos nouvelles acquisitions toujours immédiatement utilisées.

Un des moyens les plus efficaces pour soutenir le courage et entretenir le feu sacré de nos malades est certainement l'existence de directeurs d'études personnels. Nous avons institué cette fonction dès avant l'arrivée de notre premier malade en conseillant ce qui suit dans nos recommandations à tout nouvel admis : "Demandez aux professeurs dont vous dépendez plus particulièrement à cette période de vos études comment vous pouvez employer au mieux votre séjour au Sanatorium; priez un ou deux d'entre eux de bien vouloir vous servir de conseillers permanents durant votre éloignement de l'Université". Bon nombre ont suivi ce conseil et ont trouvé non seulement une aide précieuse mais une joie et un réconfort profonds dans leurs relations avec tel maître que, naguère encore, ils craignaient pour sa sévérité. Aux liens universitaires du début ont bientôt succédé des liens d'affection qui ont décuplé l'intérêt que les étudiants portent à leurs

études. "Mon séjour au Sanatorium ne m'aurait-il donné que le privilège de trouver un ami dans tel maître respecté, nous disait un de nos plus grands malades, qu'il valait la peine d'être entrepris". On se représente trop aisément le rôle de ces guides spirituels pour que j'en souligne ici les divers aspects. Je tiens à relever du moins que plusieurs l'ont rempli avec un dévouement qui ne s'est jamais ralenti.

Les professeurs conférenciers apportent à tous, avec le salut de leur Université, un message de joyeuse sympathie et d'encouragement. Leur présence est une fête pour le Sanatorium. Nous en avons eu 26 jusqu'à ce jour, de toutes les Universités et de toutes les facultés; leurs séjours ont varié entre 2 et 4 jours. A côté de leurs visites aux alités et de leurs entretiens individuels, ils ont donné presque toujours quelques leçons au Sanatorium même auxquelles nous avons invité les intellectuels isolés de la station. Les conférences publiques qui ont lieu dans les jardins d'hiver des grands sanatoriums Rollier ou de la Société climatérique sont destinées à faire rayonner sur Leysin et sur ses hôtes un peu de l'idéalisme et de la vie intellectuelle de notre Maison. Elles sont très appréciées. Il est facile de comprendre qu'avec ces ressources et de tels encouragements les étudiants en science pure, en théologie, en lettres, en droit, en sciences économiques etc. aient pu progresser dans leurs études et aboutir même à quelques travaux intéressants. Celui qui étudie les sciences appliquées est un peu plus désorienté et, cependant, cette

discipline comprend toujours assez d'études théoriques pour l'occuper 6 ou 12 mois durant. L'étudiant en médecine est plus privilégié qu'on le croirait au premier abord. Il a l'occasion d'étudier sur place la tuberculose, son diagnostic, son évolution, son traitement, etc. Plusieurs à cette heure ne s'en font pas faute. Ils atteignent ce but en suivant les visites des sanatoriums populaires pour tuberculeux pulmonaires ou osseux, en assistant aux cours de phtisiothérapie du Dr Burnand et d'héliothérapie du Dr. Rollier et en s'intéressant au cas de leurs camarades qu'ils suivent et discutent avec nous. La Société des médecins de Leysin met gratuitement sa bibliothèque et ses revues à leur disposition et les invite à ses séances. Quand notre petit laboratoire sera aménagé, quelques-uns seront heureux de l'utiliser pour certaines recherches microscopiques.

Résultat du travail universitaire

Bien que nos malades notent chaque jour le nombre d'heures consacrées au travail intellectuel, il n'est pas facile d'apprécier la qualité de ce labeur. Nous ne pouvons avoir que des impressions mais nous nous plaisons à reconnaître qu'elles sont bonnes en général et excellentes dans nombre de cas particuliers. On en jugera déjà par les résultats objectifs suivants :

- 3 malades ont rédigé leur thèse.
- 5 ont été ou sont occupés à l'élaborer.
- 3 ont réussi des examens préparés au Sanatorium.

2 ont mené à bien des travaux spéciaux. A côté de sa thèse, un malade alité a entrepris la vérification des comptes d'une maison de commerce et s'est procuré ainsi les moyens nécessaires pour poursuivre sa cure. Parmi les autres, plusieurs préparent des examens pour des dates prochaines.

Nous avons esquissé la répercussion de l'activité intellectuelle sur la vie morale et sociale de la Maison. Nous avons montré son importance au point de vue de la cure médicale elle-même. Nous avons constaté la valeur du travail accompli. Est-il possible d'exprimer, si l'on peut dire, l'action pharmacodynamique de ce remarquable tonique ? On connaît la psychothérapie. Sans crainte d'être pédant, nous osons parler d'un traitement par l'activité intellectuelle, d'une sorte de "noothérapie". A notre avis, les bienfaits observés tiennent certainement pour une part à une cause aussi profonde.

Pour l'heure, contentons-nous de l'explication partielle mais certaine suivante. L'intellectuel malade qui se remet à un travail régulier et fructueux ou à qui on ouvre seulement la perspective d'une activité utile est pris comme d'une allégresse intérieure - d'une allégresse du sympathique, pourrions-nous dire, - comme d'une espèce de joie - plus subconsciente encore que consciente - de rentrer dans le rang, de reprendre pied sur le plan de la vie productive, normale. De là à se croire bientôt guéri il n'y a qu'un pas et l'on sait que croire à la guérison et s'abandonner à caresser cette idée est une force. L'activité

intellectuelle d'un universitaire atteint d'une affection chronique est donc une source d'optimisme, de confiance et de patience.

L'optimisme s'incarnant en quelque sorte dans tout l'être et agissant sur ses multiples fonctions, voilà, croyons-nous, l'essence de la force curative cachée dans l'activité de l'esprit. Il nous plairait de pouvoir exprimer ses effets en statistiques et en graphiques mais on en voit aisément l'impossibilité.

Telle est en cette fin d'année 1923 la vie que l'on mène, l'atmosphère que l'on respire dans la Maison des Hautes Ecoles suisses. Si modeste soit-elle encore, elle accomplit en silence une oeuvre de solidarité universitaire et de fraternité nationale, voire même déjà en quelque sorte internationale, dont l'importance apparaîtra toujours davantage.